

# *Un exil*

*Je plains les exilés qui laissent derrière eux*

*L'amour et la beauté d'une amante chérie ;*

*Mais ceux qu'elle a suivis au désert sont heureux :*

*Ils ont avec la femme emporté la patrie.*

*Ils retrouvent le jour de leur pays natal*

*Dans la clarté des yeux qui leur sourient encor,*

*Et des champs paternels, sur un front virginal,*

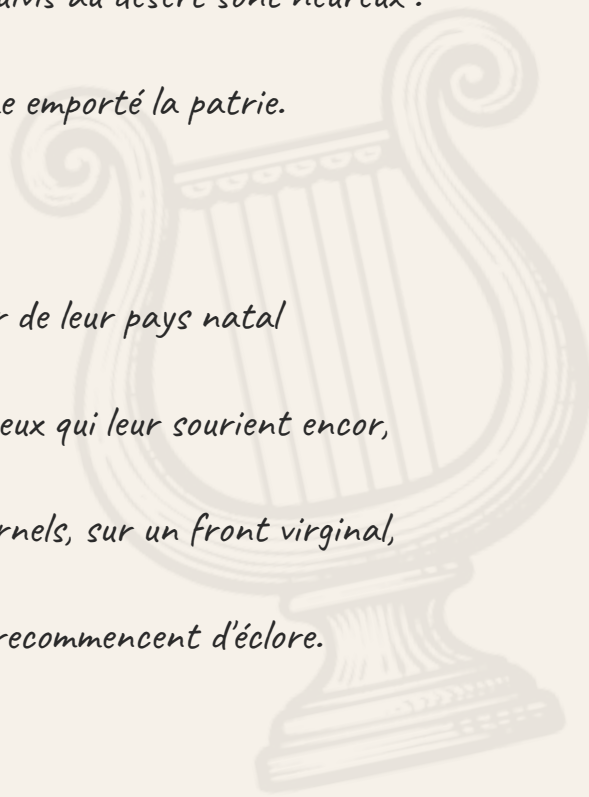
*Les lis abandonnés recommencent d'éclorre.*

*Le ciel quitté les suit sous les nouveaux climats ;*

*Car l'amante a gardé, dans l'âme et sur la bouche,*

*Un fidèle reflet des soleils de là-bas*

*Et les anciennes nuits pour la nouvelle couche.*



*Je ne plains point ceux-là ; ceux-là n'ont rien perdu :*

*Ils vont, les yeux ravis et les mains parfumées*

*D'un vivant souvenir ! Et tout leur est rendu,*

*Saisons, terre et famille, au sein des bien-aimées.*

*Je plains ceux qui, partant, laissent, vraiment bannis,*

*Tout ce qu'ils possédaient sur terre de céleste !*

*Mais plus encor, s'il n'a dans son propre pays*

*Point d'amante à pleurer, je plains celui qui reste.*

*Ah ! Jour et nuit chercher dans sa propre maison*

*Cet être nécessaire, une amante chérie !*

*C'est plus de solitude avec moins d'horizon ;*

*Oui, c'est le pire exil, l'exil dans la patrie.*

*Et ni le ciel, ni l'air, ni le lis virginal,*

*Ni le champ paternel, n'en guérissent la peine :*

*Au contraire, l'amour tendre du sol natal*

*Rend l'absente plus douce au cœur et plus lointaine.*

*René-François Sully Prudhomme (1839-1907)*

